

Jean-Paul Bucher

Ateliers d'écriture et psychoses¹

La question de la folie hante celle de l'écriture. « Le langage et la folie sont liés [...] dans un tissu enchevêtré et inextricable où le partage au fond ne peut pas se faire. » Michel Foucault (émission radiophonique du 4 février 1963).

Dans le monde contemporain cette intrication est plus marquée. La boucherie humaine, sans précédent, de la guerre de 14 qui ouvrit la possibilité du fascisme et du stalinisme, Auschwitz et Hiroshima, l'écroulement des idéologies majeures du XX^e siècle, ont précipité la littérature dans une expérience de refus et de liberté extrême dont la folie représente la limite.

*

Des ateliers d'écriture

Les ateliers d'écriture n'ont pas pour vocation de former des écrivains mais de permettre l'éclosion du style de chacun des participants. L'écriture n'est ni une catharsis ni un exorcisme bien qu'elle ne soit pas sans conséquences pour qui s'y risque. Ces effets sont en lien avec les moments précis de l'histoire d'un sujet et les finalités des institutions où ces ateliers prennent place.

L'atelier d'écriture est un dispositif, un ensemble de pratiques discursives ou non, méthodologiques qui visent à faire émerger une production écrite. C'est un lieu paradoxal. Il s'inscrit dans une institution mais joue du porte-à-faux. Il sollicite l'invention, l'effet sujet, la plus grande différence mais en même temps oriente et contrôle la production. Un lieu d'accueil bienveillant mais qui peut prendre un caractère de surveillance et de persécution.

Élisabeth Bing a lancé le premier atelier d'écriture, dans un Institut-Médico-Pédagogique pour caractériels, en 1976. Dans les divers lieux où j'ai travaillé, je fus intervenant extérieur, toujours accompagné

¹ Texte écrit suite à une intervention dans le cadre des matinées cliniques de l'EpSF, *Pratiques et psychose*, le 24 mars 2013, à Paris.

d'un membre de l'institution invitante. Ces ateliers ont pris des formes variées.

En début de séance, une proposition-induction d'écriture est faite sur un thème, une forme..., en appui sur un ou deux textes d'auteurs contemporains, de préférence de langue française. La formulation de cette proposition doit s'efforcer de susciter le désir d'écrire. Chaque participant écrit ou n'écrit pas en réponse, à côté ou contre cette proposition. À la demande d'un participant, un des animateurs peut servir de secrétaire. Ensuite chacun lit, fait lire ou ne lit pas son texte. Une discussion s'ensuit, centrée sur le texte, ce qu'on n'a pas compris - sa construction - le rythme - les pierres d'attente... Dans ce travail intervient une violence dans et par l'écriture. Violence faite aux écrivains, violence faite à la langue par tel ou tel, inventant et défendant sa manière inattendue d'écrire. Le dernier mot revient toujours à l'auteur. Il n'est pas question de jugement sur une personne mais de textes à promouvoir.

L'atelier se réunit chaque semaine, pendant deux heures, pour une période d'environ deux ans. Les participants sont volontaires. La finalité de tels ateliers est de permettre à chacun de découvrir son style, sans l'enfermer dedans, une façon singulière de tourner autour de son énigme — dans une adresse si possible. Charles Baudelaire conseillait à l'écrivain bizarre, s'il veut atténuer sa bizarrerie, de la pousser à bout.

Les facilitateurs de cette recherche sont les transferts éventuels aussi bien sur le dispositif que sur les animateurs. Le *Publikum*, petit public, que vient à constituer le groupe des participants (de 6 à 8 personnes) intervient également. Un des autres moteurs est l'approche de textes littéraires.

Une publication des textes écrits pendant l'atelier est parfois réalisée. Elle se fait avec un double accord : celui de l'écrivain et celui du groupe. La portée de ce passage vers un public élargi doit être évaluée. Dans un Institut-Médico-Professionnel où cette pratique a représenté une grande incongruité, la sortie de deux recueils a bousculé beaucoup de certitudes, celles des parents et celles de l'équipe psy. Acceptée comme une pratique relevant de la seule pédagogie, elle fut découverte comme un lieu de désir, attaquée physiquement par des jeunes qui n'y avaient pas accès.

L'animateur s'efforce d'empêcher toute hiérarchisation, modélisations ou jugements des textes produits. Tout texte pose ses filets dans l'attente que quelque chose d'inconnu vienne s'y prendre. D'où l'acceptation du trébuché, du fragment, de passages incohérents. « Les mots

qui vont surgir savent de nous ce que nous ignorons d'eux. » René Char (*Chants de la Balandrane*).

Il est difficile pour l'animateur d'occuper cette place sans se questionner sur ses propres inhibitions à écrire, les circonstances de sa mise en écriture, les changements survenus au cours de celle-ci. Écrire... un acte lié à la mort, contre la mort ? Écrire pour rendre possible la séparation ? Écrire pour réaliser qu'on est seul ? Chaque écriture montre et cache une réponse singulière à la rencontre traumatique du sujet avec la langue. Le texte a une fonction de vêtue ; il peut parfois laisser percer des aspérités où le réel insiste.

*

Écritures et psychoses

Nous accueillons les participants sans rien savoir d'eux sinon leur souhait de fréquenter un atelier d'écriture. Après quelques séances suite à des allers et retours, des départs, les présences deviennent régulières surtout si un relais est inventé par l'institution invitante. Je prendrai trois exemples pris dans trois institutions différentes.

Le premier, Norbert, rencontré dans un Centre-Médico-Psychopédagogique, a suivi une scolarité primaire chaotique. Il a 14 ans et vient de rentrer en sixième. Brusquement il a perdu tous ses acquis en français, par contre il ne cessera de bien réussir en anglais. Il se présente comme un mutique toujours jovial.

Son écriture est erratique. Il prend appui sur les sons auxquels il attribue des graphies sans cesse changeantes. Il s'agit d'une transcription sans arrêt déconstruite et réinventée. Par exemple, dans un corpus de 20 textes, un même mot revêt 14 orthographe différentes. La coupure qui isole les mots s'abolit. On assiste ou à une agglutination de mots ou à une fragmentation du mot lui-même. Les aléas de ce découpage entraînent un usage désordonné de la grammaire et de la conjugaison. Il ne ponctue pas, sauf le point final. Des majuscules sont disséminées, au hasard, dans le texte. Les repères de la langue écrite sont disloqués. S'y substitue une entreprise personnelle de reconstruction-invention instable, toujours à recommencer.

Au début, il refuse de lire ses textes. Petit à petit, il s'y essaie. Sa lecture devient de plus en plus fluide. Devant le succès remporté, il en vient à les interpréter. La « fonction acteur » joue alors un rôle de suppléance.

Ses textes ne trouvent leur forme que dans la voix et le corps. Il prend appui sur l'oralisation qui, ici, représente une barrière opposée aux attaques contre la langue.

Au long de ces deux ans, il arriva à structurer un récit, retrouver l'usage de la ponctuation, de la grammaire et de la conjugaison. Il se mit à écrire seul, à la maison. Il continua de mettre à mal l'orthographe lexicale.

J'ai fait connaissance de François dans un atelier au sein d'un Club Thérapeutique. Il a la cinquantaine et a connu plusieurs séjours à l'Hôpital psychiatrique. Au début de la première séance, de façon hachée, il nous fait part de son impossibilité à écrire. Lors des trois premières séances, son écriture s'écrase sous l'effet d'un processus d'agglutination. Une première phrase simple : sujet + verbe + un complément, suivie d'une cascade de participes présents à la queue leu leu, séparés par des virgules et terminée par un point.

Un des animateurs s'isole avec lui, lui propose de mettre un point à la fin de la proposition initiale et lui demande ce qui peut venir ensuite. Il écrit à partir du participe présent contigu une seconde phrase, elle-même suivie de la suite des participes présents restants. L'initiative de l'animateur se renouvelle. De point en point, François arrive à écrire un texte qu'il peut lire au groupe.

Ainsi trois semaines de suite. La quatrième, de lui-même, dans le groupe, il déroule un texte articulé et ponctué. L'intégration de la coupure lui permet cette construction. Ses textes deviennent de plus en plus complexes avec une profondeur de langue. Il change sa façon d'être habité et d'habiter la langue. Sa présentation, le rapport aux autres se modifient. Il devient un participant actif et critique.

Louissette demanda à participer à l'atelier d'écriture qui démarrait dans son Institut-Médico-Professionnel. Cette jeune fille, antillaise, âgée de 16 ans, était en avant-dernière année d'une section de teinturerie. Probablement une cicatrisation de psychose infantile sur un mode dit de débilité. Bien que ne sachant pas lire et écrire, elle voulait venir à l'atelier. Un animateur lui servit de secrétaire.

Dans les débuts, celui-ci doit aller à la pêche. Du fait de l'enchaînement de ses questions, le texte se construit. C'est lui qui présente le texte au groupe. Un temps de tension importante. Louissette n'a aucun moyen en sa possession pour savoir s'il transcrit effectivement ce qu'elle propose ou s'il y met du sien.

Les mois passant, elle acquiert une certaine fluidité dans la langue, l'inhibition se lève, elle peut oralement inventer un récit structuré. Elle trouve une place dans le groupe.

Dans le courant de la deuxième année elle amène des paperolles couvertes d'écritures souvent non déchiffrables. Puis elle fait quelques timides et brefs essais d'écriture dans le groupe. Vers la fin de cette année, elle prend le stylo et écrit son premier texte d'une quinzaine de lignes avec peu d'erreurs.

Tout à coup, une réorganisation, la mise en ordre des rudiments de scolarité entendus pendant dix ans. Une possibilité de se les approprier, de les structurer et de le montrer.

Elle deviendra lectrice et écrivante et sera embauchée dans une teinturerie locale à la rentrée suivante.

Pour terminer ce chapitre je vais m'éloigner de la pratique des ateliers d'écriture et faire un détour, à propos du livre de Daniel Paul Schreber, *Mémoires d'un névropathe*.

Schreber resta 18 ans à l'Hôpital Psychiatrique, sans soin. C'est à l'issue de la rédaction de son mémoire qu'il gagne son procès en 1902. Il obtient la mainlevée de l'ordonnance de tutelle qui lui ouvre les portes de l'asile et la levée de l'interdiction de publier. La publication interviendra en 1903. Dès lors, « Les idées religieuses dont il est empli ne l'entraîneront jamais, au grand jamais, à une conduite incohérente dans la vie pratique². » Ce texte se présente comme l'exposé d'un système théologique. Une telle construction ne pouvait advenir que par et dans l'écriture. Seule l'écriture, sa spatialité, la concentration qu'elle nécessite peut permettre l'organisation d'une telle tentative architecturée. Parasité par les voix de l'Autre, il ne pouvait avancer à l'oral. L'écrit leur fait barrage, lui permet de développer ses théories où sont intégrées des notions délirantes.

Voici un extrait, avec des coupures, de son intervention au procès

[...] Selon moi, tout le monde peut reconnaître que je suis capable [...] d'exprimer ma pensée par écrit ; je crois pouvoir me fier à mes capacités pour rédiger un travail écrit [...] Car, devant toute expression écrite de la pensée, les miracles sont impuissants [...] Il en va tout autrement, en revanche, lorsqu'il s'agit d'exprimer verbalement ma pensée. Là, les miracles [...] ont un effet excessivement importun [...]³.

² D. P. Schreber, *Mémoires d'un névropathe*, Paris, Seuil, 1975, annexe p. 365.

³ *Ibidem*, p. 331.

*

Platon qui rêvait d'une cité parfaite, juste et rassemblée a soutenu qu'une certaine écriture, mère des chimères, « qui roule de tous côtés », n'y avait pas sa place⁴. Aujourd'hui la globalisation, la massification, la ségrégation... mettent la cité à mal et provoquent un afflux des tentatives d'écritures, comme modes revendiqués d'individualisation. D'où le foisonnement et la diversité des propositions d'ateliers d'écriture. À l'opposé, des écrivains, comme Marguerite Duras, écrivent pour se libérer de leur moi.

Un grand nombre essaie de tricoter avec l'écriture. Les points ne sont pas les mêmes. Ils peuvent être plus ou moins lâches, comporter des ratés qui provoquent parfois le détricotage de l'ouvrage.

Ces écritures essaient de faire bord, de circonscrire une jouissance ravageante. Elles ne représentent qu'un des bords possibles car il y a des choses qui ne peuvent que se parler et non s'écrire.

Aux prises avec la désorganisation de la langue, certains psychotiques entreprennent une tentative acharnée de limiter celle-ci, de dé-lire tout en donnant à lire. Cette exigence peut prendre la forme « d'un pousse à écrire » qu'un atelier d'écriture peut venir susciter, soutenir, accompagner.

Les textes de Jean-Jacques Rousseau, de Friedrich Hölderlin, d'Antonin Artaud et bien d'autres ne sont pas célèbres pour la réputation de folie qui entoure leurs auteurs mais pour leur qualité innovante. Ceux-ci élargissent la culture humaine, la conduisent en des directions inattendues. Ils nous invitent à inventer comment faire avec notre propre folie.

⁴ Platon, *Phèdre*, 274/276.